Des auteurs des livres

Autor(en): **Martin, Jean-G.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **17 (1987)**

Heft 3

PDF erstellt am: **03.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

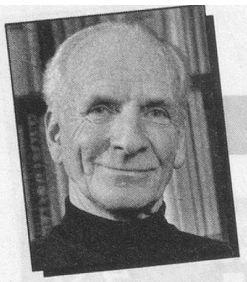
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DES AUTEURS — DES LIVRES



JEAN-G. MARTIN

Plusieurs centaines de romans ont paru depuis quelques mois dans les pays francophones. Et combien d'autres publications encore! Une avalanche! Est-ce un signe de prospérité pour l'édition? Ou le fait que les auteurs sont de plus en plus nombreux? Voici un petit choix de récits édités récemment en Suisse romande.

Jacques Perroux

La crevasse

(Ed. Mon Village)

Nous voici plongés dans l'ambiance d'une colonie de vacances avec Raymond et Fabienne, un couple d'instituteurs sans enfant, dont l'amour s'éteint dans la monotonie. Ils dirigent les jeux, les courses en montagne, les descentes à la plaine, et toutes les aventures qu'une **colo** comporte. Et c'est l'immanquable idylle entre Fabienne et un jeune moniteur qui joue un rôle prévisible et pourtant inattendu dans le rapprochement du couple. Ce récit, assez banal dans l'ensemble, a ses meilleures pages dans son dénouement: la mort du moniteur à la suite d'une chute dans une crevasse, lors d'une course, et la maternité de Fabienne. Comment Raymond va-t-il accepter l'enfant d'un autre, sachant que lui-même ne peut procréer?

Gisèle Ansorge

Le jardin secret

(Plaisir de lire)

La magie rejoint la réalité et le rêve l'îlot de solitude qu'est en chacun son jardin secret. Celui de Gisèle Ansorge est plein d'imagination. De l'un à l'autre des récits de son livre, elle s'inspire de personnages insolites, fictifs ou pris au filet du destin. De l'écologiste «qui attaque, désorganise, déjoue, divise, dénonce, gagne» et finit transformé en paon, à la grand-mère qui survit dans l'imaginaire de sa petite fille, ou de Romain, l'original qui vit dans sa cabane à la lisière de la forêt, à l'artiste peintre de génie qui envoûte toutes les femmes et retrouve squelette celle d'une vie antérieure. Le premier de ces récits est intitulé *Le jardin secret*; il donne le ton aux suivants en disant l'irrésistible désir d'une femme comblée d'avoir pour elle seule son petit coin de solitude et de rêve. Rares sont les écrivains romands qui savent exprimer leur vision de l'existence avec autant de fantaisie que Gisèle Ansorge, Prix de la Ville de Fribourg.

Manon Hubert

L'arbre foudroyé

(Ed. Mon Village)

Un de mes amis, affecté de paraplégie, m'a décrit ce qu'il avait ressenti avant de reprendre connaissance. Il sombrait dans une sorte de léthargie coma-

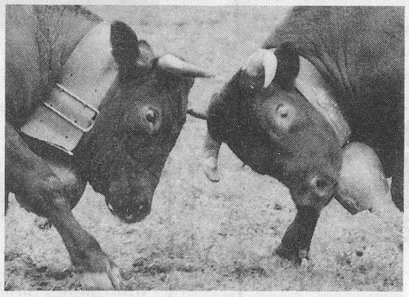
Yvonne Preiswerk - Bernard Crettaz

Le pays où les vaches sont reines

(Ed. Monographic, Sierre)

Le grand toupin sonore de la reine annonçait le troupeau au tournant de la montagne. Il était suivi de toutes les sonnailles, cloches de bronze martelé, bourdons des bonnes laitières, clochettes des modzons, carillon dirigé par les voix sonores des bergers. Ce concert alpestre annonçait l'arrivée du troupeau aux abris de l'alpage. Marquise était la reine de l'an passé. Allait-elle être détrônée? Par Violette, Lion ou Mésange, toutes fières de cornes et d'attaches, rondes de taille, belles de leur pelage lustré et fières d'être brunes vaches d'Hérens.

Maintenant les troupeaux sont moins nombreux. On dit que la belle race d'Evolène est menacée, bien que répandue dans tout le Valais et même le val d'Aoste. Les combats de reines



sont descendus des alpages aux arènes des villes de la plaine. D'anciennes traditions les entourent, suscitant autant de passions qu'autrefois. Le livre consacré aujourd'hui à cette «civilisation de la vache» analyse son évolution. «Adieu paysans de montagne, salut nouveaux éleveurs», dit le titre d'un de ses chapitres, nourris des documents de l'ethnologue Amaudruz, au Musée d'ethnographie de Genève. Sous la direction de Bernard Crettaz et Yvonne Preiswerk, de nombreux auteurs commentent les mythes, les légendes, les traditions, les passions, l'extraordinaire culture populaire qui unissent cette race de vache au montagnard.

«La première dame» du troupeau a droit à des honneurs royaux. «Laisser tomber la reine dans ce canton, écrit l'ancien conseiller d'Etat valaisan Guy Genoud, ce serait, à n'en pas douter, sous prétexte d'une amélioration économique... contribuer à un appauvrissement grave du Valais. Etre reine d'alpage ou reine de match revient à être la «diva», l'idole du cœur d'un grand nombre de Valaisans.»

Quant aux vaches d'autres races, ce sont de «**grosses polintes**», des **pantoufles,** termes péjoratifs impliquant qu'au fond elles «ne sont bonnes qu'à faire du lait». Pour les dénigrer on les appelle aussi parfois des **toques** (imbéciles), des **signophiles,** des **feuilles de choux,** «parce qu'elles ont de grandes oreilles, contrairement à la race d'Hérens, et qu'elles sont du genre apathique à regarder passer les trains».

Ce splendide ouvrage, fort bien illustré, paraît dans la collection **Mémoire vivante,** riche de publications sur la culture et la vie des paysans de montagne. C'est un monument non pas à un passé qui vit de sa légende, mais à l'avenir d'une race pleine de vigueur et de vie.

J. G. M.

teuse avec d'intenses souffrances. Près de lui, des gens s'agitaient. Il les entendait, les voyait à travers la brume qui l'entourait. Allait-il mourir? Allait-on l'enterrer vivant? Il lui fallait résister de toutes ses forces, tandis que devant lui se déroulait la vie, toute sa vie avec des détails imprévus. C'est exactement ce que raconte Manon Hubert de l'attaque qui a frappé son père, avec devant lui tout le film de sa vie, son enfance de fils de paysan de montagne, ses efforts pour se faire une carrière d'instituteur, puis finalement d'inspecteur cantonal de gymnastique, jusqu'au jour où...

C'est un livre bouleversant, mais un livre d'espoir et de foi, dans un combat longuement soutenu contre la maladie. «Huit ans, écrit l'auteur, ont passé entre le départ de mon père et le moment où j'ai ressenti l'impérieux besoin de mettre sur le papier le témoignage qu'il m'avait transmis.» Et ce témoignage est d'une grande authenticité.

Simone Oppliger

L'amour mortel

(Ed. Pierre-Marcel Favre)

Photo S. Oppliger, Penthalaz.

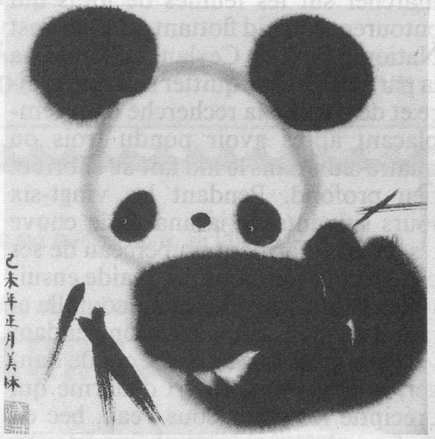
«Drame passionnel en Valais: deux morts. L'homme aurait tiré sur la femme avant de se donner la mort.»

Un fait divers banal. Chaque jour il y en a de pareils dans nos journaux. Valait-il la peine d'y consacrer un livre? Tout change cependant quand on connaît le mort, la morte. Simone, l'auteur, avait projeté d'écrire un autre livre, joyeux celui-là, sur son amie G., en retraçant les étapes mouvementées de leur vie de liberté. Elle écrit d'ailleurs les pages qu'elle projetait, mais le drame interrompt brusquement son récit qui prend fin sur ces mots de Virginia Woolf: «Nous ne sommes qu'éclats et mosaïques...» L'originalité du récit réside dans les fragments de lettres de G. à son amie et l'abondante série de photos qui accompagne le texte, évoquant la vie des membres de la famille de G., dont sa mère grièvement blessée vingt ans plus tôt par un mari jaloux qui s'était suicidé.

PIERRE LANG

Connu depuis 118 ans: le panda

Animal internationalement connu grâce au WWF qui en a fait son emblème, le panda n'a pas fini de faire parler de lui puisque depuis 1869, date de sa découverte en Chine par le Père Armand David, les zoologues n'ont encore jamais réussi à se mettre d'accord quant à sa classification exacte. Membre de la famille des ours ou plus simplement «cousin» du raton laveur?



C'est un ours, disent les visiteurs des zoos qui admirent le même air pataud et bon enfant que l'on note également chez maître Martin. Il est vrai que, physiquement, la ressemblance est frappante. Même corps massif, même face ronde et une taille tout aussi imposante (1 m 90 de long, 1 m 50 au garrot pour un poids de 150 kilos) pouvant tromper le non-spécialiste.

Mais les scientifiques font une première remarque: son anatomie (contrairement à celle de l'ours) est beaucoup plus developpée à l'avant qu'à l'arrière et il s'agit là, très probablement, d'une conséquence logique du fort développement de son appareil masticateur nécessité par une alimentation strictement végétarienne, alors que l'ours est un omnivore à tendance végétarienne. Une dépendance qui met d'ailleurs l'existence du panda en danger puisque les besoins alimentaires des humains lui disputent les champs de bambous dont il doit consommer de 10 à 40 kilos par jour! Et il doit, maintenant, parcourir des distances de plus en plus grandes pour trouver sa nourriture.

Les plus récentes observations nous ont appris que l'animal, à l'état sauvage, passe treize heures par jour à mastiquer son bambou, dix heures nocturnes étant consacrées à se reposer et à dormir. Et une «petite» heure pour le reste... c'est-à-dire boire, faire sa toilette et se montrer sociable avec les congénères rencontrés. Mais revenons à cette épineuse question de la classification et la nouveauté vient d'une récente communication faite par un groupe de chercheurs du zoo de Washington qui ont tenté de préciser la parenté du panda et des ours en étudiant le degré de ressemblance de certains fragments d'ADN (acide désoxyribonucléique) de ces animaux. Opération délicate qui consiste à extraire cette substance existant à l'état unique dans le patrimoine génétique d'une créature vivante afin d'en permettre les comparaisons. Résultat: le grand panda est plus proche des ours que de toute autre espèce animale. Une conclusion qui, comme toutes les autres découvertes scientifiques, risque toujours d'être remise en question. Ainsi, par exemple, les «morphologistes» et les paléontologues contestent, se basant sur le fait indéniable que le panda dispose d'un sixième doigt opposable aux cinq autres doigts, sorte de pouce que l'animal utilise avec adresse pour saisir les fines branches de bambous avant de les porter à sa bouche. Technique que l'ours est incapable de maîtriser avec autant de précision. Mais qu'il appartienne à l'une ou l'autre des familles animales importe peu aux visiteurs de jardins zoologiques. Ce qui passionne avant tout les visiteurs, c'est le spectacle de cette drôle de bête noire et blanche, assise sur son séant et contemplant les humains d'un air bonasse. Et la nouvelle d'une naissance fait toujours accourir les foules car aucune autre femelle animale ne se montre aussi attentive au bien-être de son rejeton. Elle le câline sans cesse, l'approchant tendrement de la tétine contre laquelle il se blottit, suçant avidement le lait maternel. En choisissant le panda comme emblème, le WWF n'aurait pu être plus adroit. P. L.